

Mariano Quiros

RÍO NEGRO

Roman

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Zooney Boubacar

La dernière goutte

Première partie

1

MON PÈRE N'A JAMAIS ÉTÉ le genre de bonhomme qui aime donner des conseils, mais il faut dire que, moi non plus, je n'ai jamais pris la peine de lui en demander. C'est peut-être pour ça que notre relation a toujours été sereine. On n'espérait rien, ni l'un ni l'autre ; et on ne s'est jamais déçus. Bref, on savait exactement ce qu'on pouvait attendre l'un de l'autre. Mais la naissance de Miguel, mon fils, a modifié cet état de fait.

Je ne veux pas dire par là que j'ai commencé du jour au lendemain à nouer de nouvelles relations avec mon père : je dis simplement que, concernant un certain nombre de questions qui me passaient au-dessus de la tête ces dernières années, mon regard a changé. Je pense, entre autres, à son mode de vie reclus, à sa morosité.

Papa n'était pas du genre à sympathiser avec le reste de l'univers. Il avait grandi dans la région du Chaco et c'est de là que lui venait cette idée que la vie, c'est surtout des responsabilités et des sacrifices. Même la ville n'a pas réussi, par la suite, à le défaire de cette conviction d'un autre âge. Après avoir épousé ma mère, il est venu à Resistencia pour travailler dans l'entreprise de mon grand-père, son beau-père. C'était une compagne

d'assurances et mon père avait l'impression de tirer au flanc, l'impression que tout ça, c'était une vaste escroquerie. Il a vraiment eu une vie très dure, mon père. Les dernières années du xx^e siècle ont fini de l'éreinter. La seule chose dont je sois sûr, c'est que rien ne pourra faire évoluer notre relation, même si, réflexion faite, je crois que notre relation n'a pas besoin d'évoluer: on s'est toujours bien entendus. Simplement, aucune autre formule ne me vient à l'esprit à part cette idée d'une « évolution de la relation ». Mais regarder tout ça de plus près m'a permis de voir différemment ce pauvre Miguel.

Il y a quelques jours, mon fils a eu dix-huit ans et, au cours de sa fête d'anniversaire, il a déclaré publiquement qu'il était inutile de travailler ou de faire des études, qu'il se consacrerait à la littérature, comme l'avait fait son père. Il y avait beaucoup de monde à la maison mais personne n'a jugé utile de relever. J'imagine que c'est mieux ainsi. La fête a continué comme si de rien n'était mais, après l'annonce de Miguel, j'ai vu Ema, ma femme, qui le suivait désespérément partout – comme font les vieilles femmes – pour qu'on les prenne en photo tous les deux. Je n'ai pas pu m'empêcher d'éprouver une sorte d'hostilité.

Mais Ema n'a rien à voir avec ces vieilles. Mon épouse est belle, élégante et, malgré les années, elle a su conserver une silhouette capable de susciter de la jalousie chez les femmes et du désir chez les hommes.

Nous nous sommes rencontrés dans les années soixante-dix, quand nous militions tous les deux chez

les Montoneros*. Quelqu'un avait décidé que nous étions les plus indiqués pour mettre le feu à la voiture d'un commissaire de police, mais la situation absurde qu'on a causée, avec tout le bazar qu'on a fichu, n'a servi, finalement, qu'à nous prouver que nous étions faits l'un pour l'autre. Nous avions rendez-vous sur la place Belgrano, elle devait m'attendre près de la fontaine, une fleur à la main, et j'étais censé lui donner le mot de passe de la résistance chilienne : « Il pleut sur Santiago », auquel Ema devait répondre : « Et sur l'île de Pâques ». À l'époque, Resistencia était encore une petite ville, tout le monde se connaissait et notre comportement frôlait le ridicule. Aucun mot de passe n'a été nécessaire et j'ai retrouvé la fleur bien plus tard, quand nous sommes descendus de la voiture de mon père, à quelques centaines de mètres du lieu qui a été le théâtre de notre activité subversive. Ema a jeté sa fleur dans la rue avant de s'élancer pour accomplir sa mission avec une conviction touchante. Je l'ai laissée passer en la regardant avec extase. Puis j'ai ramassé la fleur – un œillet rouge – et je l'ai déposée dans la voiture. Ema s'est retournée pour que je me dépêche un peu et m'a ramené en ce bas monde, rendu à notre mission. La terreur m'a envahi aussitôt. Le coup d'État serait pour bientôt. Quelques mois. Mais l'atmosphère était déjà oppressante. L'idéal, disait-on, c'était d'être discret. Moi, j'étais sûr d'avoir toujours agi avec discrétion, mais je n'avais jamais réfléchi à ce que cela pouvait signifier,

* Organisation politico-militaire péroniste qui pratiqua la lutte armée dans les années soixante-dix. (NdT)

au juste. Et là, c'était trop tard. Le commissaire, un certain Hilario Medina, avait une Dodge Polara bleue, un vrai bijou. Théoriquement, ma mission consistait à casser les vitres de la Dodge pour qu'Emma puisse y jeter une bouteille pleine d'essence surmontée d'une mèche imbibée. Emma et moi étions peu renseignés au sujet de Medina; c'est tout juste si on savait qu'il était accusé de torture. À l'époque, on n'imaginait même pas qu'une voiture puisse avoir des vitres blindées, détail qu'on croyait réservé aux films d'espionnage avec James Bond ou Napoléon Solo. Le fait est que cette Polara avait bel et bien des vitres blindées et que la seule information fiable dont on disposait concernait l'endroit où se trouvait la voiture: quasiment à l'angle des rues Julio A. Roca et Vedia. Entre autres choses, j'avais appris qu'en utilisant la pointe d'un pied-de-biche, on n'a aucun mal à casser une vitre, il faut juste donner un petit coup d'un geste assuré. J'étais donc debout près de la Dodge, à faire et à refaire ce geste assuré, mais la vitre persistait à rester intacte. Au coin de la rue, le visage d'Emma était déformé par l'angoisse. Oubliant toute prudence, elle serrait la bouteille d'essence contre sa poitrine, la blottissant dans ses bras comme si elle protégeait un bébé. Je pense que c'est le sentiment d'impuissance – mais c'est peut-être aussi la détresse qu'Emma me transmettait de loin – qui m'a décidé: j'ai grimpé sur le capot de la voiture et je me suis mis à cogner le pare-brise comme un beau diable. À chaque coup la vitre s'arc-boutait, mais l'instant d'après, elle avait repris sa forme initiale. On aurait dit un champ de force; le pied-de-biche tremblait dans mes mains et

cette vibration se répandait dans mon corps tout entier comme l'écho d'un gong. Juché sur mon capot, j'ai fini par lancer un coup d'œil en direction d'Ema : elle avait disparu. Les gens autour de moi commençaient à courir, à crier, comme devant une catastrophe. Mais la seule catastrophe, c'était ce que je fichais là. Je suis descendu du capot et j'ai jeté le pied-de-biche dans des buissons. Je me suis fait violence pour ne pas me mettre à courir et, comme un mort-vivant, j'ai marché droit devant moi sur deux pâtés de maisons. Il faisait chaud à Resistencia et tout en avançant, j'ai décidé que ma période subversive venait de prendre fin. J'ai acheté un journal et me suis réfugié dans un café du centre-ville pour le lire. C'était le mardi 25 novembre 1975 et j'avais vingt-quatre ans. À cette époque, ma vie était un fiasco complet mais tout le monde l'ignorait. Moi y compris. Je crois que j'arrivais à donner le change en me consacrant à la lecture et aux réunions clandestines avec mes camarades de fac. J'étais assis dans ce café, je me suis senti terriblement vieux d'un seul coup, et je me suis affalé en sanglotant sur le journal déplié. J'ai laissé passer deux heures avant de repartir, en évitant soigneusement l'angle des rues Vedia et Julio A. Roca, et d'aller chercher la voiture de mon père. L'œillet d'Ema m'y attendait. Je n'ai eu aucun mal à découvrir où elle habitait et, le lendemain soir, je suis allé le lui rendre. C'est comme ça que je lui ai montré que j'étais amoureux.

On s'est mariés en avril 1979 et, depuis, notre vie a été confortable, sans soubresauts. Même si le métier d'écrivain est insalubre, j'ai eu plus de chance que

beaucoup de mes collègues : j'ai des lecteurs fidèles, ce qui m'inspire tendresse et remords. Quand je n'écris pas, je peux vivre comme ça me chante. Ce que je veux dire par là, c'est que ma part de frustrations ou de soucis, je ne la traîne pas des mois avant de la régler. Il n'y a pas grand monde, à Resistencia, qui pourrait dire ce genre de choses. Ema, par exemple, mettrait du temps avant de l'avouer ; notre génération a été élevée au petit-lait de la culpabilité. Mon seul vice – même si le mot peut sembler un peu excessif –, c'est l'herbe, deux joints par jour, pas plus, qui me servent à contenir une éventuelle anxiété. Autrefois, Ema fumait avec moi, mais son activité professionnelle – elle est docteur en sociologie avec des congrès et des cours à donner, c'est-à-dire une vie universitaire trépidante – exige qu'elle soit tout le temps vive et mobile. La naissance de Miguel a parachevé une relation que n'importe quel ingénu qualifierait de parfaite. Moi-même, je commettrais cette erreur de jugement si je n'observais pas mon fils avec lucidité et si sa conduite, depuis des années, ne m'avait pas paru, plus que répréhensible, tout bonnement imbécile.